



La Nuit des révélations

RECUEIL DE NOUVELLES

Librinova™

Ouvrage collectif

La Nuit des révélations

Recueil de nouvelles

© Ouvrage collectif, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0336-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Il existe des phrases qui ouvrent une brèche. Qui alimentent le suspense. Qui attisent la curiosité. « Cette nuit, tout a basculé » en fait partie.

Elle contient déjà la fracture, l'avant et l'après, le vertige de l'instant où la vie cesse d'être linéaire et laisse place au chaos. La nuit, ici, n'est pas seulement un décor : elle est le théâtre silencieux des révélations, des drames intimes, des décisions irréversibles, des déviations soudaines des destins.

En tant que fervente admiratrice de Maupassant, mais aussi d'auteurs plus contemporains comme Stephen King, il me tardait de découvrir ces nuits de bascule. Car la nuit est un décor que j'aime, feutré, souvent terrifiant, peuplé de nos peurs les plus intenses, de nos cauchemars d'enfance et des angoisses qui sommeillent en nous.

En découvrant les textes finalistes, j'ai été frappée par la diversité des chemins empruntés. Certains basculements sont brutaux, d'autres montent crescendo. Les dénouements sont effrayants, fantastiques, parfois même heureux.

Mais toutes ces nouvelles portent en elle ce moment fragile, précaire, où quelque chose cède et transforme irrévocablement ceux qui le traversent.

Ces nouvelles sont semblables à des seuils.

Aurez-vous le courage de les franchir ?

Hanna Anthony

L'empreinte
de Paul Brehal

Premier prix

Cette nuit-là, tout a basculé.

Je ne dormais pas, ou si mal qu'il m'était impossible de savoir si mes yeux étaient ouverts. La chambre respirait lentement, comme un animal au repos. Dehors le vent se levait, soulevant les branches du marronnier, puis retombait sans bruit. Il y avait dans l'air une sorte d'attente. Quelque chose allait se produire, je le sentais, comme une vibration dans ma chair, avant même le moindre geste.

Elle dormait à côté de moi. Enfin, je le croyais. Son souffle avait comme à l'habitude, une régularité douce et mécanique, qu'ont les gens apaisés – ou les absents. Je me suis retourné vers elle, sans vraiment bouger la tête, juste mes yeux et j'ai compris qu'elle n'était plus là. Je me suis brusquement redressé. Le drap avait gardé la forme de son corps, mais c'était un creux, une empreinte. J'ai posé ma main sur le lit : le tissu était froid, lisse, presque sec. Elle devait être partie depuis un moment, sans bruit, sans même que je sente le matelas bouger.

Je me suis alors levé. Le parquet était glacé sous mes pieds nus. Dans le couloir, la lumière de la lune découpait des carrés pâles sur le mur et j'avais la sensation qu'ils palpitaient, comme si la maison avait des poumons et respirait. J'ai appelé son prénom « *Lise* ». Rien

En bas, la pendule battait, la seconde plus lentement, comme si le temps lui-même hésitait à continuer.

La porte du jardin était entrouverte. J'ai cru d'abord au vent, mais aucun souffle n'entrait. L'air semblait figé, immobile, chargé de cette odeur salée, qu'on ne sent qu'à la mer, alors que la mer, ici, est à des kilomètres. J'ai poussé la porte. Le bois a gémi doucement. Dehors, les arbres ne bougeaient pas, mais les feuilles frémissaient toutes ensemble, dans une même direction, comme attirées par un point invisible. Je suis resté là, sans comprendre, jusqu'à ce qu'un son me parvienne : un pas, ou un froissement derrière moi. Je me suis retourné. Personne...

La nuit était noire, juste éclairée d'un croissant de lune qui cherchait à se dissimuler, derrière quelques nuages. Mais je savais qu'elle était là, ou quelque chose d'elle. Une mémoire, une trace. L'espace semblait garder son absence. J'étais rentré rapidement. Dans le miroir du couloir, la lumière tremblait. J'ai cru voir son reflet passer, d'abord indistinct, puis plus net – un visage qui se

superposait au mien, sans vraiment le recouvrir entièrement. Ses traits s'alignaient sur les miens, comme une ombre qui cherche à s'ajuster. J'ai cligné des yeux : il n'y avait plus rien. À l'étage, dans la chambre, le drap s'était affaissé un peu plus, comme si un poids invisible y reposait à nouveau. J'ai senti le matelas se creuser à côté de moi. Et cette fois, j'ai reconnu l'odeur de sa peau, mêlée à la mienne.

Je n'ai pas bougé. Je crois que j'ai compris, sans oser me le dire : ce n'était pas elle qui revenait, c'était moi qui commençais à partir. Le matin est arrivé, comme un bruit sec. Tout semblait à sa place. La lumière entrait par la fenêtre, blanche, presque fantomatique. Dans le couloir, j'apercevais la pendule qui battait son rythme, régulier comme si la nuit n'avait jamais existé.

Je me suis levé lentement, prudemment, comme si chacun de mes gestes pouvait briser quelque chose. Le lit d'abord : défait, mais pas vide. Le creux du drap à sa place était encore visible, et j'ai eu ce réflexe stupide d'y poser la main. C'était tiède. Pas chaud, non – tiède, comme une tasse que l'on vient de reposer. Dans la salle de bain, j'ai cru m'apercevoir, un peu différent. Le teint plus clair, la bouche un peu plus pâle, un éclat dans les yeux que je ne reconnaissais pas. J'ai pensé que ce pouvait être la fatigue. Pourtant un détail m'a troublé : le miroir semblait me rendre le regard une demi-seconde trop tard. Comme si mon reflet devait réfléchir avant d'agir.

Dans la cuisine, la cafetière était pleine. Je ne me souvenais pas l'avoir préparée. L'eau bouillait encore, un mince filet de vapeur montait du bec. J'ai regardé autour : la tasse posée à côté était la sienne – celle avec la fêlure sur le bord, qu'elle refusait de jeter. La matinée a filé, sans que je m'interroge sur sa disparition, dans une torpeur étrange. Je me déplaçais dans la maison comme dans un rêve, dont j'aurais oublié le sens. Chaque objet semblait plus présent qu'à l'ordinaire, plus dense, presque vivant.

En rangeant la table, j'ai remarqué une chose : sa montre n'était plus sur la commode. Je l'aurais juré. La veille encore, je l'avais vue. Je l'ai retrouvé un peu plus tard, sur mon poignet. Je ne sais pas pourquoi, je l'avais mise. Vers midi, j'ai décidé de sortir. L'air dehors avait une douceur étrange, presque humide, malgré le ciel clair. Les voisins m'ont salué comme à l'habitude, mais l'un d'eux – celui qui promène toujours son chien blanc – m'a dit en me croisant :

« *Tiens, vous voilà... On vous avait vu partir tôt, ce matin* »

J'ai répondu par un sourire vague. Je n'étais pas sorti. Ou alors, je ne m'en souvenais pas.

En rentrant, j'ai eu un vertige. Une odeur m'a saisi – celle de son parfum, discret, mais si familier. Elle venait de la chambre. Puis, j'ai remarqué autre chose : sur ma main gauche, au creux du poignet, une fine cicatrice – identique à la sienne.

Je n'ai pas eu peur. Mais cela m'a paru étrange. Au même moment, j'ai eu cette sensation particulière, presque douce, que quelque chose – ou quelqu'un essayait de me rejoindre de l'intérieur. La pendule sonna midi trente.

Je ne saurais dire quand cela a commencé vraiment. Peut-être ce matin-là, en remarquant que mon cou portait une ombre, une différence de teint, ou peut-être la nuit suivante, quand j'avais senti dans mon sommeil, ma main chercher la sienne et ne trouver que ma propre peau. Les jours se succédèrent sans contours. Je vis seul maintenant, mais plus jamais tout à fait seul. Les bruits dans la maison se sont faits familiers, presque réconfortants : les pas dans l'escalier, la chaise qui grince dans le bureau, le souffle au bas de la porte. Quand je lis, je ne cherche plus à comprendre. J'écoute, j'attends...

Parfois, le soir, j'oublie ma voix. Elle me revient plus aiguë, un peu plus rapide. Quand je parle à haute voix, c'est une autre cadence qui s'impose, un rythme qui m'est étranger, un souffle trop profond. Et cette manière de prononcer certains mots, de mâcher les syllabes – je la reconnais. C'est la sienne.

Un soir, j'ai ri. Et le rire ne m'a pas semblé venir de moi. Mais le plus étrange, c'est mon corps. Ma peau change. À peine, mais je le sens. Elle est plus fine et lisse sur les bras, plus douce aux épaules. Et puis au creux de mon épaule droite, cette marque fine – un ancien grain de beauté qu'elle avait, elle. Je l'ai touché, j'ai fermé les yeux. Pendant une seconde, j'ai cru sentir ma main sur sa peau.

Mes rêves sont devenus plus nets, plus lumineux que le jour. Je la vois dans la chambre, assise au bord du lit. Elle me parle, mais ses mots sont silencieux, comme entendus à travers l'eau. Quand je m'approche, c'est moi qu'elle regarde, avec ce regard profond qu'elle avait quand elle voulait taire quelque chose. Et quand je tends la main, pour la toucher, je sens que c'est son propre visage que je caresse. Je me réveille toujours avant qu'elle disparaisse, avec le

goût du sel sur la langue, comme après une longue marche au bord de la mer.

Ce matin, le voisin m'a salué par erreur, il a dit « *bonjour Madame* » avant de se reprendre confus, en rougissant. J'ai ri, mais en rentrant, j'ai regardé ma silhouette dans la vitre : il y avait dans ma démarche quelque chose de plus svelte, moins lourd. Sa manière à elle de marcher.

Depuis peu, je perds la notion du temps. Je n'ai plus besoin de me souvenir d'elle : elle est là, dans mes pas, dans mes gestes, dans mes pauses, dans ma respiration même. Quand je ferme les yeux, je ne la vois plus en face de moi. Je la vois en dedans.

Je crois que ce n'est pas une disparition. C'est un retour – un retour à travers moi. Et quand je dors, il me semble que nous respirons ensemble, à la même cadence, comme deux âmes dans le même corps.

Depuis quelques jours, je ne distingue plus les nuits des matins. La lumière a perdu de sa netteté. Je me lève, sans savoir si j'ai dormi. Parfois, je me surprends à parler tout haut, sans le souvenir d'avoir ouvert la bouche. Et quand le son résonne, je ne reconnais plus ma voix. Elle est plus aiguë, plus belle aussi. Elle ne me ressemble plus. Le miroir du couloir a commencé à mentir. D'abord, il retardait mon reflet – à peine, un battement de paupière. Puis il s'est mis à le modifier. La première fois, j'ai cru à une hallucination : mes épaules s'étaient rétrécies, mes doigts étaient plus longs, plus fins. J'ai reculé, j'ai cligné des yeux. Tout était rentré dans l'ordre. Mais le lendemain, la transformation s'est poursuivie. Mes traits s'affinaient lentement. Le visage que je voyais n'était plus tout à fait le mien. Et cette petite fossette, ce petit creux nouveau, près de la bouche – c'était le sien. J'ai cessé d'allumer la lampe. La nuit je m'assois sur le lit et j'écoute la maison qui respire. Alors, je ne résiste plus. Le matin je découvre sur ma peau des signes nouveaux : un grain de beauté au flanc, mes poils qui disparaissent... Mon écriture a changé aussi. Les lettres s'inclinent un peu plus et sont plus ouvertes, presque féminines. Dans les tiroirs, certains de ses vêtements ont réapparu. Des chemisiers qu'elle avait donnés, un foulard qu'elle aimait. Je les reconnais à l'odeur.

Le voisin m'a regardé étrangement hier. Il m'a dit bonjour d'une voix hésitante, puis m'a appelé par son prénom « *Lise* » Je ne l'ai pas corrigé, je crois que je lui ai même souri. Depuis, tout se confond. Quand je parle, j'entends deux voix – la sienne et la mienne – qui se mêlent, se chevauchent puis se fondent.

Quand je ferme les yeux, je la vois, mais elle est à ma place, dans mon corps. Je sens son regard derrière mes paupières, sa pensée dans ma tête.

Et puis, il y a cette sensation étrange : quand je touche ma peau, c'est une autre texture que je sens, comme si j'effleurais quelqu'un d'autre. Hier en me penchant sur le miroir, j'ai vu son visage me regarder, puis me sourire. Non pas dans le reflet – *derrière*. Il a bougé les lèvres. Et quand, j'ai voulu parler, nos voix se sont superposées.

Je crois maintenant, que nous partageons la même chair. Son absence s'est muée en présence. Et la mienne commence à se dissoudre doucement, inexorablement. Je ne sais plus si je me perds, ou si enfin je la retrouve.

Cette nuit, j'ai senti son souffle dans le mien. Nos mains dorment ensemble, l'une à l'intérieur de l'autre. Il me semble même que mon cœur bat deux fois.

Le jour s'est levé sans couleur. Un jour pâle et froid, sans limite, où tout semblait recouvert d'une fine poussière de silence. Je me suis levé sans savoir depuis combien de temps j'avais dormi. Je suis allé jusqu'à la fenêtre. À travers la vitre, mon reflet a bougé avant moi. Il a cligné des yeux, puis a souri. Pas moi – Elle.

Un sourire doux, presque timide, que je n'avais pas vu depuis des mois. J'ai porté la main à ma joue : le reflet a fait le même geste, mais sa main semblait venir de l'autre côté. Je suis resté longtemps ainsi, immobile, jusqu'à ce que la lumière change et que nos visages se confondent. Quand je me suis reculé, je ne savais plus lequel de nous deux venait de bouger. Dans la maison, quelque chose a changé de place. Des photos sur le buffet : elles montrent un visage qui n'est plus tout à fait le mien. Sur certaines, je souris à côté d'un vide ; sur d'autres, deux silhouettes se superposent, comme si la pellicule avait enregistré un tremblement. Lorsque j'ai pris le courrier ce matin, le voisin qui promène son chien blanc, m'a dévisagé. Je ne sais pas pourquoi et il m'a dit : « *C'est étrange... vous lui ressemblez de plus en plus* ».

Je ne lui ai pas répondu. Je crois qu'il a compris maintenant, à la manière dont je l'ai regardé. Il a baissé les yeux, gêné, comme si une chose trop intime lui était apparue d'un coup.

Le soir, la maison devient presque vivante. Les murs respirent, le plancher ne craque plus sous mes pas.